

Odile Fernayni venait tout juste de fêter seule ses soixante-dix ans. Elle s'était offerte un somptueux gâteau au chocolat et sept bougies qu'elle y avait enfoncées l'une après l'autre avant de les allumer puis les éteindre moyennant un vœu. Abou Patrick, son voisin de palier (enfin l'un de ses deux voisins de palier) l'avait interceptée plus tôt l'après-midi tandis qu'elle remontait lentement les marches de l'escalier, le sac en nylon de la pâtisserie à la main. C'était un père de famille qui avait à peine la cinquantaine mais qui semblait plus âgé qu'elle et qui avait eu le toupet de lui venir en aide comme si elle était déjà une épave gâteuse. Elle avait refusé vivement, ce à quoi il avait répondu sèchement : « ça va, c'est pas comme si j'allais te le piquer, ton fichu gâteau ». La remarque l'avait prise au vif. Ce n'était pas ce qui l'avait dérangée dans son geste mais il était déjà rentré dans son appartement avant qu'elle ne puisse lui répondre. Serait-on mal compris tout le temps ? Se peut-il que semblables situations aient peuplé sa vie depuis son enfance sans qu'elle ne le sache ? Que tout n'ait été qu'une série de malentendus malheureux ? Est-il possible que ses voisins pensassent qu'elle avait peur de se faire voler par eux ? se demandait-elle tandis qu'elle tirait les sept verrous de sa porte d'entrée. Aussi décida-t-elle, comme cadeau d'anniversaire qu'elle s'offrirait, de se dépasser. Ce soir-là, advienne que pourra, elle déverrouillerait sa porte et la garderait entrouverte toute la nuit. Faire confiance est une vertu qui lui avait toujours fait défaut et il fallait bien qu'elle commençât quelque part.

Odile finit de souffler ses bougies, mangea un petit bout de gâteau puis le déposa au dernier étage de son réfrigérateur. Ensuite elle sortit son argent d'une jolie petite boîte en porcelaine qu'elle gardait dans son armoire, roula chaque petite liasse de billets de 50 000 livres libanaises ensemble et les répartit un peu partout dans la maison : entre les verres de vin, dans les tasses de café, dans le creux des fauteuils, dans les manches de ses robes, au fond des cylindres de papier toilette en stock, etc avant d'entrouvrir la porte d'entrée de son appartement. Il était déjà 22 heures passées. Elle se mit au lit et se persuada qu'elle dormait.

La femme d'Abou Patrick essayait par contre de le persuader à lui qu'elle dormait mais il n'était pas dupe. Il devait la prendre. Cette nuit. Rien que ce matin, Jabbour lui racontait comment il avait rappelé sa femme à l'ordre. Il avait suffi d'une phrase : « Tu couches avec moi ou je me tape une pute ? Il n'y a que ça dans le pays, avait-il ajouté sur un ton presque consterné, des putes. Partout. » Ça avait marché pour Jabbour. Abou Patrick l'admirait mais sa situation était différente. Lui ne pouvait se payer une pute, en tout cas pas celles dont lui parlait Jabbour tout le temps. Lui ne pouvait que prendre sa femme, cette garce qui faisait semblant de dormir.

Son fils dut attendre que tous les deux fussent rendormis avant de se glisser hors de sa chambre vers le salon et du salon vers la cage d'escalier. Il laissa la porte d'entrée soigneusement entrouverte. Même si son père venait à se réveiller pour aller pisser, il était possible qu'il passât près d'elle sans se rendre compte qu'elle n'était pas fermée. Mais il était loin de pouvoir

se réveiller après sa demi-heure de joute conjugale. Patrick s'en foutait pas mal, il voulait juste retrouver ses potes à temps pour la soirée. Comme c'était vendredi soir, c'était gratuit avant minuit mais il était déjà minuit moins vingt. Il devait courir et c'est ce qu'il fit. Il avait pris la clé de la maison et reviendrait comme d'habitude vers quatre heures trente du matin avant le réveil de ses parents. Il claquerait silencieusement la porte avant de dormir et ils n'y verraient que du feu. Pour eux, il aurait passé toute la nuit endormi dans son lit à rêver toutes les soirées qu'ils étaient fièrement en train de lui interdire. N'avait-il pas encore dix-sept ans ? Ne devait-il pas plutôt dormir que de se dissoudre les sens sur les pistes dansantes de la ville ? Peut-être, mais Abou Patrick n'y pensait pas à ce moment. Il ronflait paisiblement.

Notre histoire aurait pu se terminer là et n'avaient-ils été que deux voisins de palier, nos personnages auraient pu ne rien savoir des décisions les uns des autres. Or ils étaient bien trois. (Certains illustres immeubles à Badaro comptaient même jusqu'à quatre appartements par étage !) A l'extrême gauche du palier, avait emménagé un nouveau locataire voilà déjà sept ans. Odile l'avait souvent croisé en montant et descendant les escaliers, elle lui avait même parlé trois ou quatre fois. On ne pouvait dire la même chose d'Abou Patrick qui lui, ne s'était frotté à son nouveau voisin que pour lui cogner à la porte quelques étés plus tôt, un soir où le pauvre s'était permis de hausser le volume de la musique. Par ailleurs il ne voulait certainement pas se froter à lui, lui qui probablement se frottait à toutes les queues du quartier. Bah oui, il était pédé le nouveau voisin, ça se lisait clairement dans ses yeux de suceur de pinces. Abou Patrick s'en foutait pas mal au fond mais il préférerait que son fils ne le côtoyât pas plus qu'il ne fallait. Ce

n'était pas qu'il s'en faisait pour lui, Patrick matait les poitrines des femmes depuis le moment où il ouvrait les yeux le matin jusqu'au moment où il les refermait, tranquillement assoupi dans sa chambre. Il n'y avait pas moyen que le suceur de pines puisse lui faire de l'effet. Par ailleurs, il n'était là que depuis sept ans. Le temps qu'il soit devenu un réel voisin de palier stable, Patrick aurait déménagé. Il serait devenu chirurgien à l'Hôtel-Dieu ou ingénieur quelque part en France, marié avec deux enfants. Odile elle, était plutôt d'avis que le voisin était déjà là depuis suffisamment de temps pour qu'ils puissent tisser avec lui une quelconque amitié de palier. Elle n'était pas gênée par les certitudes de Abou Patrick sur l'inversion sexuelle présumée du jeune homme, bien au contraire il était statistiquement connu que les inversés étaient moins voleurs que les autres. L'idée rassurante lui retraversa la tête tandis qu'elle prétendait s'endormir. Il était certainement inoffensif le nouveau voisin, d'ailleurs pourquoi ne pas le désigner par son nom tiens, songea-t-elle. Il était certainement inoffensif, Charlie.

Charlie était loin de se douter des épreuves de voisinage qu'on lui faisait traverser depuis son atterrissage dans cet immeuble. Il était encore plus loin de s'en douter vers minuit lorsqu'il discutait « cul » avec un mec sur son Grindr. Il avait bloqué semaine après semaine tous les mecs du quartier sur l'application au point que le plus proche était souvent à quelques kilomètres de lui, mais ce soir il était tombé sur un nouveau profil, un étranger de passage, il n'y avait que ça en ville en juillet. Beyrouth se faisait belle chaque été pour rivaliser avec Tel Aviv et les européens se précipitaient au Moyen-Orient afin d'explorer les corps arabes, les poitrines poilues, les senteurs méditerranéennes que leurs amis leur avaient fait

miroiter l'année précédente. Charlie critiquait académiquement le phénomène le jour et s'en régala la nuit. Il dénonçait l'attitude post-coloniale qui poussait tous ces homos blancs à venir faire du tourisme sexuel au Liban et les accueillait ensuite dans son lit pour en discuter au corps à corps. Son élu du soir avait un goût particulier pour l'aventure. Il avait le fantasme de rentrer dans l'appartement de son partenaire comme par effraction afin de le chercher d'une chambre à l'autre avant de le trouver le cul à l'air dans le lit. Charlie pesa le pour et le contre, regarda sa montre, conclut qu'Odile devait ronfler depuis dix heures et son lourdeau de voisin Abou Patrick depuis au moins une heure, se décida pour l'aventure, tira le verrou de la porte qu'il ouvrit légèrement et s'allongea tout nu sur le ventre dans sa chambre en attente de son amant d'outremer. Il lui avait bien indiqué dans un message qu'il avait des voisins de palier mais qu'il reconnaîtrait l'appartement à sa porte d'entrée entrouverte. A quoi bon lui indiquer que c'était le deuxième à partir de la droite ? C'était plus excitant de l'imaginer se rapprochant avec sa torche de chaque porte avant de trouver la bonne.

De son côté, Patrick dansa toute la nuit et but comme un trou. Il ne jeta aucun coup d'œil sur son portable qui bientôt n'arrêta plus de sonner dans sa poche. Lorsqu'enfin il se rendit compte de tous les appels manqués de son père, il était cinq heures du matin passées et il grimpait les marches de l'escalier qui menaient jusqu'à chez lui. Il s'attendait à des ennuis mais pas à l'ampleur du délire qui l'accueillit. La police était là, beaucoup de gens se tenaient debout sur le palier et toutes les portes étaient grandes ouvertes.

Sebastian avait vécu quelques mois à Beyrouth dans le passé. Durant l'après-guerre de juillet 2006, il avait assuré des cours d'allemand dans un lycée de la ville. A l'époque, ça lui avait semblé normal qu'il y eût des coupures de courant dans le pays. Le Liban sortait tout juste d'une guerre destructrice qui lui avait coûté une grande partie de son infrastructure. Il y avait eu une mobilisation générale afin de conjurer le plus vite possible le spectre de la destruction. Treize ans plus tard, il se retrouvait pourtant à remonter des étages à pied dans le noir total à cause, encore une fois, d'une panne de courant. Il ne trouvait aucune excuse valable cette fois-ci. Cela dépassait tout entendement que Beyrouth puisse ainsi croupir dans une stagnation que rien, selon lui, ne justifiait. Seule une corruption débridée, s'entendit-il penser tandis qu'il reprenait son souffle, seul un désengagement du contrat social pouvait expliquer la situation. En tout cas, il n'avait plus vingt-cinq ans et quelques années plus tôt, il aurait précédé, en quelques bonds, ces questionnements politiques jusqu'à ce qu'il sonnât à la porte de l'appartement en question. En fait, il en voulait à Charlie. Ce dernier ne lui avait pas précisé qu'il ferait sombre et que l'ascenseur serait inutilisable. Sebastian n'aimait pas ça chez les Libanais. Là où un Allemand aurait commencé par souligner les bémols d'une opération avant d'en présenter les avantages, le Libanais s'efforçait toujours de faire comme s'il n'y avait aucune tache dans le tableau et vantait sa marchandise, aussi pourrie fût-elle. Non, Sebastian n'aimait pas ça. Il sentait déjà son désir tomber, ce désir qui l'avait porté jusqu'à Badaro en

---

<sup>1</sup> Cette suite fut rédigée plus tard.

pleine nuit, cette ivresse de l'effraction possible qui meublait ses fantasmes, les fesses joliment rondes de Charlie qui l'attendaient dans une des chambres, tout cela semblait s'émousser à vue d'œil si bien qu'une fois parvenu à l'étage en question, il n'en restait plus grand-chose.

Il parvint à distinguer trois portes sur le palier. Charlie ne lui avait pas indiqué laquelle des trois menait à son appartement. Cela faisait sans doute partie du jeu sauf que, sauf que... Sebastian n'avait plus du tout envie de jouer. Il voulait sortir de là, revenir à Berlin que beaucoup de Libanais se plaisaient à comparer parfois à Beyrouth – et combien à tort ! - comme si c'étaient là deux villes-sœurs aux destins parallèles alors qu'il n'en était rien, oui sortir de ce patelin qui ne lui avait d'ailleurs apporté que des ennuis dans le passé mais qu'il avait continué à affectionner pour des raisons qui le dépassaient, des raisons bêtes au final, oui revenir à Berlin c'est ce qu'il devrait être en train de planifier sauf qu'il faisait si bon manger à Beyrouth. Oui, Sebastian se devait de l'avouer. La cuisine libanaise était incomparable, nettement supérieure à tout ce qu'il avait bien pu goûter chez lui. Et tandis qu'il retournait son regard vers la cage des escaliers, jaugeant son envie de revenir sur ses pas, il se demanda ce qu'avait bien pu mitonner Charlie aujourd'hui. Il lui envoya un message sur Grindr mais Charlie était probablement sorti de l'appli puisqu'il ne lui répondit pas. Sebastian soupira. Il n'y avait qu'un moyen de le savoir. Il lui fallait jouer le jeu.

Il avait tout d'un coup une de ces faims.

Odile savait bien qu'elle n'était pas en train de rêver. C'était pourtant la version qu'elle préférait. Une part d'elle était bien

consciente que, malgré ses paupières fermées, elle n'avait en réalité pas fermé l'œil de la nuit mais cette part craignait trop l'inattendu pour parvenir à tenir les rennes de sa psyché. C'est ainsi qu'elle sourit lorsqu'elle entendit sa porte entrouverte grincer légèrement sous la pression d'une main qui la poussait. Quelle chipie que son imagination ! Voilà que sa tête lui jouait des tours et la faisait rêver de voleurs et d'effractions ! C'était décidément trop facile ! Elle aurait cru que son intelligence souterraine se manifesterait d'une manière plus subtile quand même ! Odile en aurait ri mais elle se retint de le faire pour ne pas importuner l'envoyé de ses rêves. Elle avait envie de suivre cette narration, aussi prévisible fût-elle. Ce n'était pas tous les soirs qu'elle s'amusait autant. Elle se leva du lit et s'essuya machinalement du revers de la main quelques gouttes de sueur qui perlaient sur son front. Ensuite elle se rapprocha doucement du seuil de sa chambre et tendit l'oreille de nouveau. Quelqu'un avait refermé doucement la porte d'entrée et se dirigeait à pas feutrés vers la cuisine. N'était-ce pas là qu'elle avait caché la plupart des micro-liasses de billets d'argent ? Si, mais ses livres libanaises étaient en sécurité dans le pan de la réalité, hors d'atteinte du royaume des songes, de ses rois et de ses valets. Elle s'engouffra dans le couloir menant vers la cuisine et ne s'arrêta que lorsqu'elle vit une silhouette de dos. Il s'agissait d'une forme masculine. Son visiteur du soir était penché face au réfrigérateur ouvert dont l'unique lumière disponible à cette heure dans la cuisine révélait la chevelure blonde de son incubé. Elle recula d'un pas et continua à l'observer. Il parcourut avec attention les différents plats qu'elle gardait au froid, soit qu'elle avait tout juste fini de les cuisiner soit des restes pour certains. Son choix se porta sur un ragoût aux pommes de terre épicées qu'elle avait préparé la veille. Odile approuva le choix de son visiteur blond, il s'agissait en effet de ce qu'elle cuisinait de plus bon, puis elle pensa que

se donner des compliments en rêve revenait à se tapoter sur sa propre épaule. L'idée la fit sourire. Elle ne s'était jamais mariée. Ce n'était pas faute de prétendants. Son père lui avait à plusieurs reprises transmis le désir d'untel de la rencontrer, de l'épouser, de prendre soin d'elle mais elle avait refusé à chaque fois et son père se retenait bien d'insister. En fait, c'était simple. Elle aimait les blonds. Or pas un blond n'avait demandé sa main, non pas qu'il y ait eu quoi que ce soit dans son physique (ou son caractère d'ailleurs) qui eût pu repousser les messieurs blonds, loin de là. Il y avait tout juste eu – et de tout temps - peu de blonds dans son pays, or Odile n'avait jamais quitté son pays. Elle était restée fidèle à son boulot d'enseignante en quatrième jusqu'à sa retraite et à son appartement depuis. Elle avait pourtant aimé un journaliste français durant les « événements » mais les batailles s'arrêtèrent avant qu'il ne pût lui demander sa main. Il revint par la suite à son pays. Il aurait évidemment pu choisir de rester à Beyrouth même en temps de paix mais Odile refusait de se laisser entraîner par des pensées pareilles, tout juste utiles à se faire du mal. Odile crut-elle pour un moment que l'apparition qui venait de sortir du micro-ondes une assiette de ragoût remplie à ras bord était son François – c'était le nom du journaliste – qui lui était revenu ? L'idée a pu vaguement lui effleurer l'esprit mais il était clair que l'homme en face d'elle était plus jeune que l'âge qu'aurait dû avoir François aujourd'hui. Ce n'était pas François non, c'était ... une apparition. Un ange de la mort peut-être, mais un ange qui avait faim. Elle conclut qu'il était bien inoffensif un ange qui avait faim et décida d'aller s'asseoir près de lui à la petite table en bois de la cuisine. Comme ça elle pourrait le voir de près et apprécier ses beaux traits de blond. Qu'avait-elle à craindre, dans un rêve de surcroît ? En plus, elle avait tout d'un coup une de ces faims.

Le parfum du ragoût aux pommes de terre épicées s'était déjà glissé par la porte d'entrée entrouverte et poursuivait son chemin naturel à travers relents de poubelles non sorties et effluves d'ordures non ramassées provenant du fond du quartier, oui le parfum du ragoût poursuivait son chemin naturel vers les narines endormies d'Abou Patrick. Il raffolait de ce plat, sa femme le savait, son fils le savait, Odile aussi le savait. Elle seule le réussissait si bien et souvent lui en avait-elle gentiment offert. Sauf que ce parfum qui lui caressait en ce moment l'intérieur du nez et qui bientôt le réveillerait semblait pourtant le narguer. Il n'allait pas se rabaisser à en demander une portion à sa voisine qu'il venait limite d'offenser plus tôt l'après-midi, lorsqu'elle remontait les escaliers manquant de tomber à la renverse tellement elle était alourdie par ses sacs en plastique et ce fichu gâteau qu'elle tenait en plus à la main. Je suis un bon voisin, pensa-t-il en titubant hors de sa chambre et se dirigeant vers la cuisine, mais pourquoi faut-il qu'on me cherche constamment ? Il ouvrit le frigo et ne trouva rien de bon. Des restes d'omelette, du riz sauté, un peu de tomates cerises et bouts de laitue qui croupissaient déjà au fond d'un grand bol de sauce vinaigre. Abou Patrick eut un haut-le-cœur, il tendit sa main, sortit un plat de Hommous entamé et s'attela à le finir. Le pain qu'il sortit du frigo s'avéra trop dur à cause du froid, il se rappella avoir vu Patrick ramener quelques sacs de chips plus tôt. Ça lui tiendrait lieu de pain sauf qu'il ne les trouva pas en regardant autour de lui. Il se dirigea vers la chambre de Patrick en essayant de ne pas faire de bruit. Son abruti de fils avait cette mauvaise habitude de garder pour lui ce qu'il achetait de bon. Il lui avait pourtant souvent fait la remarque. Abou Patrick espérait juste qu'il n'avait pas ramené ces chips pourris au yaourt. Quelle saveur pourrie, pouah !

Abou Patrick avait tout d'un coup une de ces faims.

Tout autre était la faim qui animait Charlie à ce moment-là. Son impatience grandissait tandis qu'il attendait toujours, allongé sur le ventre, que Sebastian vienne le prendre. Où avait-il disparu celui-là ? Charlie s'empara de son téléphone portable et ouvrit la fenêtre de l'appli Grindr où il communiquait plus tôt avec l'Allemand et se rendit compte que ce dernier lui avait envoyé un message quelques minutes plus tôt lui demandant de lui indiquer lequel était son appartement. Charlie soupira d'ennui. Il fallait décidément TOUT leur expliquer à ces pauvres Européens, il fallait leur planter des cailloux fluorescents chaque deux mètres, habitués comme ils étaient à un urbanisme mou et décadent, une répartition des rues en quartiers bien tracés, une organisation des pâtés de maisons en immeubles bien définis, étages bien clairs, appartements bien numérotés, il fallait leur justifier chaque bifurcation inattendue, chaque changement de route effectué dans l'urgence, chaque édifice non localisé sur le GPS, chaque porte non identifiée sur la carte. Il fallait surtout ne pas offenser leur *deutsche qualitat*. Quel ennui, franchement. Ce n'était pas la première fois qu'on lui faisait le coup. Charlie s'enthousiasmait à la perspective d'un Européen dans son lit, il s'excitait au parfum des vagues de libération sexuelle que leurs corps avaient héritées et digérées génération après génération, il jouissait à l'idée de tous les petits plaisirs qu'il ressentirait allongé auprès d'eux puis le tout s'effritait face à des bêtises pareilles : montres non réglées à l'heure, photos insuffisamment récentes, adresses approximatives et autres panes de courant. Charlie se tira hors du lit à moitié refroidi et se dirigea vers la porte d'entrée entrouverte. Il était tout nu

mais il n'allait pas se rhabiller à cette heure-ci : il voulait juste faire signe au pauvre Allemand perdu, probablement assis en haut des marches près de l'ascenseur, lui ouvrir GRAND la porte afin qu'il ne soit plus perdu et lui dire d'entrer. Sauf que personne n'était assis en haut des marches. Le palier était vide. L'Allemand lui avait posé un lapin. Charlie claqua sa porte.

- Es-tu venu pour me prendre déjà vers mes parents ?
- Non, pas cette fois. Je suis juste de passage.
- Peut-être n'aurais-je pas dû te voir, peut-être aurait-il mieux fallu que je restasse dans mon lit à t'écouter manger en silence.
- Tu ne me déranges pas. Je suis heureux de partager ta table.
- Tu aimerais peut-être un bout de gâteau après ? C'était mon anniversaire ce soir.
- J'aurais dû m'en souvenir. Je ne t'ai rien rapporté avec moi. Pardonne-moi.
- Mais tu n'as pas à t'excuser ! Je suis ravie par ton passage, je suis ravie de passer ce moment avec toi.
- Pardonne-moi aussi... pour avant.
- Pour avant ?
- Oui.
- J'ai longtemps eu mal.
- Je sais.
- Je n'ai jamais pu t'oublier vraiment.
- Je sais.
- C'est peu de choses mais je pense que tu auras été l'amour de ma vie.
- ...
- Ça te fait sourire que je te dise ça... les autres vivent tellement plus d'histoires, en tout cas plus longues,

plus complètes, des histoires qui donnent des fruits, des enfants, des habitudes, des vices peut-être... pour moi, ça a été toi,

- Il est toujours aussi bon, ton ragoût...
- Pas mieux ?
- Si.
- Je n'ai jamais arrêté de l'améliorer depuis. Je me disais souvent en souriant que si ce ne serait pas pour moi que tu reviendrais, ce serait pour le ragoût. Mon Dieu, qu'as-tu à pleurer comme ça ?
- Rien...
- Je t'ai fait de la peine, je vais me taire.
- Mais non, surtout pas...
- Je n'aurais pas dû te dire toutes ces choses, j'aurais dû faire semblant de ne pas te reconnaître ou ne te parler que de ma journée d'aujourd'hui, de mes voisins, j'aurais dû...
- Je pense que je vais faire un petit tour, changer d'air...
- Tout à fait. Je comprends.
- Voilà...
- Voilà...
- J'ai souvent pensé à toi aussi.

Sebastian prit congé de la vieille dame et la remercia pour son accueil chaleureux à une heure si inhabituelle. Il s'était senti assez confortable pour raconter à voix haute et pour la première fois depuis, la malheureuse série d'événements qui avait abouti à son départ en vitesse du Liban douze ans plus tôt. Odile l'avait écouté sans aucun jugement, sans aucun commentaire même, avec juste cette bienveillance dans le regard et cette ascèse dans le désir d'en savoir plus qui étaient si rares à trouver au Liban à son avis. Il savait maintenant

pourquoi il était revenu à Beyrouth. Il avait désiré être écouté par quelqu'un du pays et non se faire suivre chez lui par un expert dont l'objectivité n'aurait pu suturer la blessure qui lui avait été faite<sup>2</sup>. De retour sur le palier, il sourit en se souvenant du plan cul qui l'avait amené jusqu'ici. Tout d'un coup, il se sentait beaucoup mieux, réconcilié avec la ville et – pourquoi pas ? - prêt à le célébrer. Derrière l'une des deux portes qui restaient devant lui, l'attendaient de jolies fesses sur un lit. Il ne lui fut pas difficile de deviner laquelle était la bonne. Celle du milieu était close, du coup il s'engouffra dans le dernier appartement à droite.

Abou Patrick appelait son fils pour la cinquième fois de suite lorsqu'il entendit un bruit feutré dans le salon. Comme ça tu sors de la maison pendant qu'on dort ? hurla-t-il en arabe depuis la chambre de Patrick afin d'être bien entendu et de lui et de sa femme. C'est la centième fois que je t'appelle et tu ne daignes pas répondre à ton père. J'aurais pu mourir d'une attaque, en es-tu conscient ? Sebastian sourit. Charlie faisait les choses en grand, il jouait son rôle jusqu'au bout. Les quelques mots qu'il connaissait en arabe ne lui suffisaient pas pour comprendre ce dont il était accusé mais bon, il entra en effraction dans un appartement résidentiel la nuit : il s'agissait sûrement de ça, qu'est-ce que ça pouvait bien être d'autre ? Il referma la porte derrière lui. Le salon était noyé dans l'ombre et il pouvait entendre Charlie hurler depuis la chambre à coucher probablement. Sebastian regarda autour de lui, vit un espace entre un fauteuil à deux places et les rideaux d'une fenêtre. Il s'y cacha. A ce moment, Abou Patrick débarqua en

---

<sup>2</sup> Mais ça, c'est une autre histoire que je raconterai peut-être un jour.

colère dans le salon, alluma l'interrupteur et ne trouva personne. Où es-tu ? gronda-t-il sévèrement. Sebastian était surpris par le timbre de la voix qu'il entendait. Ce n'était pas là une voix de trentenaire. Charlie était-il si bon acteur ? Il eut un doute, leva la tête et vit la tronche d'Abou Patrick qui se dressait au milieu du salon, comme un animal furieux pris dans un pyjama ringard trop serré pour lui et qui trahissait un bide énorme. Sebastian sentit ses cheveux se hérissier sur sa tête tandis qu'Abou Patrick bondit vers l'armoire en bois massif et en ouvrit le dernier tiroir. Il sortit un petit pistolet de poche qu'il braqua directement, sans le charger, sur l'inconnu dans son salon qui lui se faufilait déjà vers la porte d'entrée sous les cris d'alerte d'Abou Patrick qui sommait sa femme de rester dans la chambre et elle de lui demander en hurlant à la mort si ce n'était pas un rat. Sebastian se figea sous la menace du pistolet et les cris de plus en plus pressants d'Abou Patrick qui lui demandait, toujours en arabe, qu'est-ce qu'il avait fait de son fils. On tapa à la porte et Abou Patrick reconnut la voix tremblotante de sa voisine Odile. Il lui dit de rentrer chez elle, qu'il y avait un homme dangereux qui lui voulait du mal. Elle lui assura que non, qu'elle le connaissait. Abou Patrick baissa son arme une seconde et ce fut plus que suffisant pour que Sebastian se précipitât vers la porte, l'ouvrît et prît la fuite dans les escaliers noirs. Abou Patrick chargea son pistolet cette fois en vitesse et, poussant violemment Odile de côté, tira à l'aveuglette dans la cage d'escalier, mais l'oiseau s'était échappé. Le coup de feu fit accourir Charlie tout nu vers le palier. Que se passe-t-il ? fit-il en direction de ses deux voisins, sans se soucier de sa petite tenue. Abou Patrick posa son regard sur le sexe diffamatoire de son voisin éhonté et sentit une rage folle et inexplicable lui monter au cœur. Son fils absent, ce ver de terre dégoûtant devant lui qui s'était frotté à toutes les queues du quartier, probablement à celle de son fils

aussi ce soir, qui sait s'il n'était pas chez lui en train de lui faire une initiation à la verge, surtout en présence de ce couillon d'Européen qui venait de détalier comme un lapin, sans doute un grand prêtre des initiations à la verge venu, invité, invoqué d'outremer ou d'outretombe en vue de cette cérémonie diabolique, Abou Patrick leva son arme en direction de Charlie et tira mais Odile eut le temps de lui pousser le bras. La balle alla se planter dans la porte. Il tira de nouveau et rata sa cible encore une fois, la balle atteignant le plafond cette fois-ci. Abou Patrick se retourna vivement vers Odile, la fixa dans les yeux avec haine et y vit son fameux ragoût aux pommes de terre épicées, fumant des délices qui lui seraient désormais interdits, que dis-je, à jamais hors d'atteinte. Furieux, il lui asséna un coup de crosse vengeur de son revolver. Odile Fernayni s'écroula par terre et se cogna violemment la tête contre le sol. Elle mourut sur-le-champ.

**FIN**

